

Les processus de légitimation d'un écrivain contemporain : le cas de Jean Echenoz

Laurence Comut, Université Paris-Sorbonne Paris-IV

Résumé de la communication du 24 janvier 2007

La renommée de Jean Echenoz a été établie par la publication aux Éditions de Minuit, maison pour ainsi dire garante de littérarité, couronnée par différents prix littéraires, consacrée enfin par le succès de son dernier roman, *Ravel*¹, en 2006. Son œuvre est également encensée par les médias et reconnue maintenant par l'université. Au regard de ce succès, il fallait mesurer l'impact d'un effet de mode sur la reconnaissance de la valeur littéraire de l'œuvre. La légitimation d'Echenoz a été étudiée selon un triple point de vue : celui de la reconnaissance de l'écrivain par les instances légitimantes ; celui de sa propre construction de légitimité, à travers le discours critique de l'écrivain sur son œuvre ; enfin, celui de la réception de l'œuvre.

Les processus de légitimation de l'œuvre ont tout d'abord été mis en évidence, à travers trois instances légitimantes : le monde des producteurs littéraires, les médias et l'université. L'œuvre d'Echenoz y fait quasiment l'unanimité. Or, ce succès contraste avec la construction de légitimité d'un écrivain qui n'hésite pas à dire qu'il « n'aime pas trop ce mot, écrivain² ». Dans les divers entretiens accordés par Echenoz, les critères canoniques et attendus de légitimation (la mise en évidence d'un travail sur la langue ainsi que d'un héritage littéraire) coexistent avec un ton tantôt modeste, tantôt désinvolte. Cette posture ironique et distanciée, où se lit une réticence à l'égard de toute théorie, est en accord avec les aspects dits

¹ Jean Echenoz, *Ravel*, Paris, Éditions de Minuit, 2006.

² « Je n'aime pas beaucoup ce mot, écrivain, je m'efforce de l'éviter tant que je peux mais enfin il n'y en a pas beaucoup d'autres pour désigner ce qu'on fait. » (*Jean Echenoz, Jérôme Lindon*, Paris, Éditions de Minuit, 2001, p. 48-49.)

« minimalistes³ » de son écriture. Au-delà de la provocation, le discours de légitimation est paradoxal, ce qui est d'ailleurs fréquent de nos jours, à l'heure où l'auteur présente volontiers une image illégitime et dégradée de lui-même. Il s'agissait alors de se demander si ce discours dépréciatif entraînait une légitimation paradoxale de l'œuvre, d'autant plus que la légitimation d'une œuvre contemporaine ne va pas sans ambiguïtés.

La question de la valeur de la littérature se pose en effet de manière spécifique pour la littérature contemporaine : en effet, la reconnaissance de cette valeur est étroitement liée à la toute-puissance des médias. Le succès d'un écrivain passe par la visibilité de son œuvre, grâce à des articles de presse et à des émissions radiophoniques. Mais cette visibilité semble être à double tranchant : la production de masse des œuvres conduit à une multiplicité d'ordres de légitimité, si bien que la valeur intrinsèque de l'œuvre peut être masquée par sa valeur marchande. Qui plus est, il semble que les critères d'évaluation de l'œuvre – esthétiques, stylistiques ou éthiques – ne soient pas clairement établis dès que l'on quitte la sphère de la critique universitaire. Ceci touche de près l'œuvre d'Echenoz, qui commence à être publiée au début des années 1980, au moment où d'autres « jeunes auteurs de Minuit » comme Jean-Philippe Toussaint ou Éric Chevillard font leurs débuts. Cette décennie est marquée par un désarroi de la critique face à la nouvelle génération de Minuit : elle est momentanément remplacée par la critique journalistique, et il faudra attendre la fin des années 1990 pour qu'Echenoz soit légitimé par la sphère universitaire. Or, il semble qu'un grand nombre d'articles de presse soient davantage voués à valider qu'à évaluer un roman qui vient de paraître. Critique et légitimation sont alors problématiques, et nous sommes face à ce que l'on pourrait appeler la fin de la querelle⁴, puisqu'un véritable débat littéraire suppose l'existence d'une critique négative des œuvres. Ce recul du débat esthétique peut contribuer à entretenir le sentiment d'illégitimité que nourrissent certains écrivains, d'autant plus que la crise de la valeur semble s'inscrire dans une crise plus vaste de la littérature, si l'on en croit nombre d'ouvrages parus plus ou moins récemment, stigmatisant la fin de la littérature comme de la

³ Voir à cet égard : Fieke Schoots, « L'écriture minimaliste », *Jeunes auteurs de Minuit*, sous la direction de Michèle Ammouche-Kremers et Henk Hillenaar, *CRIN*, n° 27, 1994.

⁴ La querelle littéraire a même été évincée de la littérature dite « à scandale ». Dans « l'affaire Houellebecq », par exemple, le scandale n'est pas à proprement parler littéraire : les articles de presse évoquent rarement le style de l'œuvre, préférant s'attacher aux questions politiques ou sociales qu'elle soulève, sans doute jugées plus sulfureuses.

figure du grand écrivain⁵. Les ambiguïtés de la légitimation d'Echenoz témoignent de la conscience de l'écrivain de ne produire qu'une littérature de l'après-littérature, et de n'être qu'un modeste héritier : elles peuvent ainsi être lues comme l'un des symptômes de la contemporanéité.

⁵ Voir par exemple : Henri Raczymov, *La Mort du grand écrivain*, Paris, Stock, 1994 ; William Marx, *L'Adieu à la littérature*, Paris, Éditions de Minuit, 2005 ; Dominique Mainguenu, *Contre Saint Proust ou La Fin de la littérature*, Paris, Belin, 2006.